

Introduction

Les pierres possèdent une longue histoire et ont profondément sollicité l'imaginaire depuis l'Antiquité tant elles sont du domaine de la merveille¹. Au Moyen Âge, les lapidaires recueillent des traditions dont l'origine se perd en Inde, en Mésopotamie et en Égypte; Ces traditions seront reprises par des auteurs grecs comme Théophraste, Dioscoride et Méliténiate², par des auteurs romains, comme Pline l'Ancien et Solin³, puis recevront une nouvelle vie grâce à Isidore de Séville⁴, Raban Maur et Marbode de Rennes⁵. Tous ces auteurs forment le socle d'une connaissance qui s'étend jusqu'au XVII^e siècle, avant de devenir plus scientifique. Parallèlement, d'autres textes sont traduits du grec, le recueil des *Cyranides*⁶ et le lapidaire de Damigéron-Évax, et ils nourrissent aussi le flux d'informations, complété dans la seconde moitié du XII^e siècle par les traductions de lapidaires arabes, eux-mêmes tirés du grec, en hébreu et en latin. Lorsque la littérature de divertissement prend son essor, poètes et romanciers disposent d'un vaste corpus d'où ils tirent de quoi enjoliver leurs récits, à savoir essentiellement des pierres aux vertus extraordinaires. En France, les romans antiques sont ainsi parmi les premiers textes à faire une large utilisation des gemmes.

L'étude des pierres n'a guère eu de succès en France. En 1871, lorsque Léopold Pannier envisagea de procurer une édition du lapidaire de Marbode de Rennes (vers 1035-1123), ses amis s'étonnèrent de le voir s'engager dans ce qui était à leurs yeux « un domaine aussi peu attrayant, au sol aussi sec et à l'horizon aussi borné⁷ ». Bref, ce champ de recherche est encore très largement en friche malgré quelques travaux dont on trouvera la liste dans la bibliographie.

La pierre est omniprésente dans l'histoire des hommes. Depuis les temps préhistoriques, elle fut utilisée comme arme. Dans la Bible, David terrasse Goliath avec celle de sa fronde. Au Moyen Âge, c'est l'arme des géants : certains îlots sont formés des pierres qu'ils ont un jour jetées contre leurs adversaires. La pierre prend parfois l'apparence

d'une hache, mais c'est aussi l'arme de ceux qui sont démunis de tout autre moyen de défense. Dans *Henri VI* (III, 1), Shakespeare met ces mots dans la bouche d'un des personnages : « Si on nous interdit ces pierres, nous combattrons avec nos dents ! »

La Bible nous a légué nombre d'expressions où elle intervient, comme « jeter la première pierre » (Jn 8, 7), « pierre d'achoppement » (Is 8,14) « pierre angulaire » (1 P 2, 6), « donner une pierre pour du pain » (Mat. 7, 9), « ne pas laisser pierre sur pierre » (Mat 24, 2), — et les proverbes⁸ confirment l'importance du minéral : « La pierre va toujours au tas » ; « Pierre qui roule n'amasse pas mousse »... Les mythes font intervenir des pierres, celui de Sisyphe par exemple, ou l'histoire de Deucalion et de Pyrrha qui, sur l'ordre de Zeus, jetèrent par-dessus leur épaule des pierres d'où naquirent les hommes et les femmes.

I. LES PIERRES AU MOYEN ÂGE

La genèse des pierres

Les érudits du Moyen Âge, à la suite d'Aristote, croient que des exhalations sèches et des exhalations humides se dégagent au sein de la terre, se mélangent et forment les minéraux. Selon une autre croyance, qui a survécu jusqu'à une époque récente dans les traditions populaires, les pierres croissent dans la terre, et ce aussi longtemps qu'on ne les déplace pas, ce qui équivaldrait à un déracinement.

Hildegarde de Bingen nous explique ainsi la genèse des pierres précieuses. Les gemmes naissent en Orient, dans les régions très chaudes, de la rencontre de l'eau et de montagnes brûlantes : l'eau écume et colle aux rochers, puis se solidifie en un laps de temps qui va d'un à trois jours (*Physica*, préface). Le *Dialogue de Placides et Timéo* rapporte plusieurs opinions, dont celle-ci : « Les autres dient que elles sont fourmees de l'air en terre es bonnes œuvres des planettes⁹. »

Dans les mythes cosmogoniques scandinaves, les pierres sont les ossements du géant primordial Ymir, dont le corps démembré a formé terre, ciel, mer... Un *Lucidaire* allemand nous dit : « La terre est faite comme l'homme. La terre est la chair, elle a les pierres pour ossements¹⁰. »

Certaines possèdent une autre origine. Le cristal est tenu pour de la neige solidifiée. Selon Jean de Mandeville, les diamants indiens pousseraient sur des cristaux formés par le gel de l'eau¹¹. D'autres sont des géants ou des nains pétrifiés par les rayons du soleil.

Il existe enfin ce qu'on appelle les bézoards, le terme désignant des pierres qui se forment dans le corps d'animaux, un peu à la façon des cal-

culs chez l'homme¹². Le traité byzantin des *Cyranides* nomme seize pierres d'origine animale¹³, alors que les autres lapidaires en présentent un nombre moins important. L'alectoire naît dans le gésier du coq, le borax, *alias* crapaudine, dans la tête du crapaud, la chélidoine dans le ventre de l'hirondelle, la chélonite dans le corps de la tortue et la dracontite dans la tête du dragon. Tout le monde connaît la légende de la vouivre, popularisée par le roman de Marcel Aymé, et l'escarboucle qu'elle porte au front, avatar de ce que nous dit Philostrate dans la *Vie d'Apollonius de Thyane* à propos de la dracontite : il faut l'extraire du crâne du dragon *in vivo*, sinon la pierre ne possède aucune vertu¹⁴. Dans son *Parzival* (482, 29 sq.), Wolfram d'Eschenbach dit qu'on tire l'escarboucle du front de la licorne. Dans *David de Sassoun*, la grande épopée arménienne, dont le noyau remonte au X^e siècle, un dragon tient une pierre précieuse dans sa bouche et un puissant charme y est attaché¹⁵.

Barthélemy l'Anglais (XIII^e siècle) indique ainsi que le quandros se trouve dans la tête du vautour et, citant Avicenne, dit que le rosten ou reiben gît dans celle du crabe¹⁶. Quant à l'aimant, si nous en croyons Hildegarde de Bingen, il naît du pus d'un reptile venimeux (*Physica* V, 18). Le lyncurium ou ligure provient de l'urine de lynx¹⁷ et l'hyénie est l'œil d'une hyène¹⁸.

L'imaginaire lithique se nourrit d'abord des noms aux consonances étranges — *gagatromeus*, *cegolites*, *zimur*, *ranim* ou *kakabre* — et en réinterprète certains. Ainsi le *panchrous*, la « pierre multicolore », devient la *panthera* et l'*opalius* (opale) se transforme en *ophthalmius* parce qu'elle est bonne pour la vue. L'examen des manuscrits témoigne de glissements permanents, quand ce n'est pas de substitutions ou de confusions lorsqu'un nom s'applique à plusieurs pierres, comme l'*adamas*, à la fois aimant et diamant. Lorsque les dénominations arabes, à la fin du XII^e siècle, envahissent les lapidaires grâce à la traduction de celui du Pseudo-Aristote, apparaissent des gemmes répondant au nom de *elbeneg*, *dehenc*, *elendhermon* ou *haalkhech*. Et dans le dernier tiers du XIII^e siècle, le *Lapidario del Rey Alfonso*¹⁹ introduit des pierres « chaldéennes » ; on n'en a identifié qu'une seule, le *bezebekaury*, nom qui désigne le rubis.

La pierre, une personne

Dans la *Réponse du Seigneur* (II), Chateaubriand s'écrie : « On dit que les pierres ne parlent pas, ne sentent pas. Quelle erreur ! »

La pierre a été tenue pour un être vivant, une créature mâle ou femelle, pouvant se reproduire, croître et avoir des sentiments. Albert

le Grand dit que la péanite est de sexe féminin et qu'elle conçoit et engendre une autre pierre semblable à elle-même. On dit aussi que le *balagius* (rubis balais) est la femelle de l'escarboucle²⁰. Selon Jean de Mandeville, les diamants seraient de l'un et l'autre sexe, et capables d'engendrer des enfants :

[...] il y a voies et roches de minieres d'or où ils croissent ensemble, masles et femelles, et se nourrissent de la rousee du ciel et continuent et engendrent, et font des petis delez euls, qui mouteplient et croissent tous les ans²¹. »

Dans son *Bestiaire*, Philippe de Thaon évoque la *turobolein*, c'est-à-dire la pyrite²² : quand la pierre mâle se rapproche de la pierre femelle, toutes deux s'enflamment. L'idachite transpire et la silénite comporte une tache blanche qui croît et décroît avec la lune, dit Barthélemy l'Anglais²³. Les Argonautes utilisaient une pierre comme ancre, mais comme elle s'éloignait souvent du lieu où elle se trouvait, ils durent la fixer avec du plomb. Bel exemple de *lapis fugitivus* ! Dans le *Kojiki*, rédigé au Japon au VIII^e siècle, nous voyons que les pierres peuvent avoir peur et s'enfuir : un jour que l'empereur Ojin était pris de boisson et passait un col, il trouva une pierre au milieu du chemin, la frappa avec sa canne et elle s'enfuit en courant, épisode qui a donné le dicton : « Même une solide pierre évite un ivrogne », c'est-à-dire qu'il ne faut jamais contrarier un ivrogne²⁴. Certaines, comme l'aétite, sont enceintes. Elles peuvent crier vengeance (*Habaquq* 2, 11), être émues, comme dans le mythe de Baldr (*Gylfaginning* chap. 49), où elles promettent à Freyja de ne faire aucun mal à son fils, et, à l'inverse, être inflexibles, ce qui ressort de locutions comme « être dur comme une pierre » ; « avoir un cœur de pierre ». De la dureté physique, on est passé à l'insensibilité. Mais dans les légendes hagiographiques, notamment dans celles qui nous parlent de vierges persécutées, les pierres sont capables de s'attendrir²⁵. Elles s'ouvrent pour soustraire la fugitive à ses poursuivants, comme dans le cas de sainte Diétrine et de sainte Odile. Dans le Morvan, on voit la pierre de la première dans le vallon de Vaupître, c'est-à-dire le Val Petrae, et sur le Schloßberg, près de Fribourg-en-Brigau, se dresse la pierre d'Odile (Odilienstein). Les *Acta Sanctorum* rapportent, au 17 octobre, la légende de saint Côme et saint Damien et notent que le préfet Lysias ordonna de les lapider, mais les pierres refusèrent de les frapper et revinrent sur ceux qui les avaient lancées.

Les pierres parlent et sont utilisées en mantique, notamment la sidérite qui doit être traitée de la façon suivante pour faire entendre sa voix :

« Si on jeûne et se purifie, si on lave la pierre d'eaux pures et si on l'enroule de lin blanc, ensuite en allumant les lampes on entend subitement comme une voix de nouveau-né, et la pierre répond aux questions. Ensuite, vers la fin, comme un être animé, elle rend le souffle²⁶. »

Hélénos élève une sidérite comme un enfant ; « Il choyait cette pierre divine, dit-on, qu'il prenait dans ses bras, pareil à une mère serrant longuement contre elle son fils en bas âge²⁷. »

Lorsqu'on se penche sur les pierres magiques, la notion de caractère saute aux yeux : elles ne livrent leur secret ou ne délivrent leur pouvoir qu'à celui qui saura en être digne, soit parce qu'il respecte un rituel, soit parce qu'il est l'élu du destin. C'est le sens des pierres d'épreuve ou de test. On ne peut s'en approcher si l'on n'est pas chevalier sans peur et sans reproche, ou bien on ne peut s'asseoir dessus pour la même raison. Le motif de l'épée fiché dans la pierre, que l'on rencontre, notamment, dans le roman arthurien, relève de la même thématique : la pierre ne lâche le glaive qu'après avoir identifié celui à qui il revient.

Les pierres sacrées et leur culte

Tenues pour le squelette de la Terre ou pour l'habitat de puissances numineuses indéterminées, les pierres furent ainsi vénérées. Toutefois, d'un bout à l'autre du Moyen Âge, les pénitentiels, les décrétales, les actes des conciles et des synodes ne cessèrent de fulminer l'anathème contre ceux qui leur portent leurs vœux ou qui leur vouent un culte.

Dans la Bible, un passage fort intéressant éclaire parfaitement la sacralisation des pierres. Jacob posa sous sa tête une pierre dont le contact lui causa une vision divine durant son sommeil ; à son réveil, en souvenir de l'échelle qui lui était apparue en songe, il dressa la pierre, versa de l'huile dessus, et lui donna le nom de *beit El*, c'est-à-dire « demeure de Dieu²⁸ ». Bien avant le Moyen Âge, le culte des pierres est attesté partout en Europe et les écrits ecclésiastiques, canons, décrets et pénitentiels apportent quelques précisions. Entre 443 et 452, le concile d'Arles condamne ceux qui adorent les pierres ; en 506, celui d'Agde interdit de porter ses vœux aux pierres ; en 567, celui de Tours blâme ceux qui accomplissent près des pierres des actes incompatibles avec les règles de l'Église ; le synode de Tolède de 681 évoque ceux qui vénèrent les pierres ; en 789, *L'Avertissement général* (c. 65) nous apprend que l'on allume des feux et que l'on se livre à certaines pratiques auprès des pierres. Au x^e siècle, la *Loi des prêtres de Northumbrie* condamne ceux qui se rassemblent autour des pierres²⁹.

Pourquoi toutes ces pratiques ? Les actes d'un concile répondent avec précision : on utilise la ou les pierres comme un autel, « comme s'il y résidait quelque divinité³⁰ ». Au Moyen Âge, ces divinités sont devenues des nains, des elfes et des génies. La *Saga du christianisme* (chap. 2) en apporte la preuve³¹ : « À Gilja se dressait la pierre à laquelle les parents de Kodran avaient adressé leurs sacrifices et où résidait, disaient-ils, leur génie tutélaire. » Et dans le *Dit de Thorvald*, qui nous présente une variante de la même scène, le génie est appelé « devin » (*spámaðr*), sans doute parce qu'il prédit l'avenir³².

On venait donc chercher la guérison auprès des anciens mégalithes ou demander à être exaucé. Soulignons que l'Église n'a pu éradiquer ces pratiques et rites, souvent liés à la fertilité et à la fécondité³³, mais qu'elle les a christianisés, ainsi qu'en témoignent les symboles chrétiens qui couvrent certains menhirs bretons, comme à Trégunc, ou encore la pierre dite des douze Apôtres, citée par Philippe Walter³⁴, dont le nom est déjà attesté en 713.

Dans tous ces écrits ecclésiastiques, on retiendra deux points. D'abord, il est presque toujours question de pierres, au pluriel, ce qui suggère des vestiges mégalithiques. Ensuite, lesdites pierres font fréquemment partie d'un ensemble regroupant arbre et source, ou fontaine ; en ce cas, il s'agit souvent d'une pierre percée et/ou d'une pierre à bassin, et la sacralité du lieu découle de l'ensemble des éléments. Voyez ce qui se passe à la fontaine de Barenton, en Brocéliande, lorsqu'on puise de l'eau et qu'on la verse sur le perron de pierre.

Dans le *Merlin* de Robert de Boron, la réaction des gens sortant de la messe et apercevant le perron supportant l'enclume, où est fichée l'épée que seul Arthur parviendra à arracher, est intéressante : ils s'interrogent et jettent de l'eau bénite dessus, sorte d'exorcisme des puissances surnaturelles et diaboliques, c'est-à-dire païennes en fait, qui s'y dissimulent peut-être...

II. L'UTILISATION DES PIERRES

Dans la littérature courtoise, les pierres précieuses sont omniprésentes³⁵. Ainsi dans le roman d'*Apollonius de* dans le *Roman de Troie avec* la description de la chambre d'Hector, ou dans *Eracle* de Gautier³⁶. Nous les rencontrons sur les vêtements, les armes, le harnachement des chevaux et sur des objets divers comme les lampes, les meubles ou les jeux. Les échiquiers sont parfois faits d'une gemme, comme dans le *Lancelot en prose*. La présence de ces pierres rentre dans ce que l'on appelle la représentation courtoise³⁷ : elles sont un signal polysémique

qui renvoie au rang social, à la puissance, à la richesse, aux capacités de leur possesseur. Il existe même des portes de pierres³⁸ ! Dans *La Couronne (Diu Crône)*, roman arthurien que rédigea Heinrich von dem Türlin vers 1230, le château de dame Fortune est construit de vingt-cinq sortes de gemmes différentes³⁹.

Il faudrait réexaminer les longues descriptions où interviennent les gemmes, en fonction de leurs valeurs magiques et symboliques. Certaines des douze pierres mystiques citées par l'Apocalypse se retrouveront plutôt sur le chevalier sans peur et sans reproche, car il s'établit un lien entre gemme et possesseur. On peut l'inférer des nombreuses remarques qui parsèment les diverses rédactions de la *Lettre du prêtre Jean*⁴⁰, ainsi que de la récupération allégorique des gemmes où chacune possède de nombreux sens. En voici quelques exemples⁴¹ : le cristal représente les anges ou la virginité, l'escarboucle la Vierge Marie, le jaspe la foi ou les apôtres, le diamant les archanges, etc. Philippe de Thaon note bien que les pierres « possèdent plusieurs significations, mais leur sens premier constitue une véritable prédication⁴² ». Médiatrices entre l'homme et les puissances surnaturelles, les pierres occupent une place très importante dans l'univers mental de nos ancêtres. Dans le palais du prêtre Jean, la table est un plateau d'émeraude reposant sur des pieds d'améthyste « afin que nul ne s'enivre au cours du repas⁴³ ». Le lit du monarque est de « bois saphiréen » car le saphir est si chaste que celui qui se couchera sur ce lit ne sera pas tenté par les œuvres de Vénus⁴⁴. La locution « bois saphiréen » s'éclaire grâce à d'autres témoins scripturaux : le lit est d'ébène et orné de saphirs.

La littérature apprécie aussi les pierres magiques, comme celle qui rend Yvain invisible dans le roman de Chrétien de Troyes. De même cette « pierre d'Israël » du roman de *Perceforest*, sans doute un *lapis judaicus*, dont on marque les nouveau-nés afin que les démons ne les enlèvent pas pour les remplacer par leur propre progéniture (croyance au changelin).

*Pierres et magie*⁴⁵

Rien n'est impossible aux pierres ! Elles protègent des maux, des accidents, du poison, des embuscades, des mensonges, de l'envie, des démons et de la sorcellerie ; elles aident à exaucer les vœux, à voler, à devenir riche, à connaître l'avenir, à développer la mémoire ; elles guérissent les maladies, arrêtent les hémorragies, provoquent l'oubli, notamment des chagrins amoureux, procurent l'invisibilité et le don des langues. J'arrête ici tout en sachant que le sujet est loin d'être épuisé !

Une quantification des pouvoirs particuliers des pierres révèle une répartition inégale entre les valeurs proprement magiques (5%), apotropaiques (30%) et les valeurs thérapeutiques (65%). Il faut toutefois noter que les chiffres varient selon les textes — lapidaires, encyclopédies, grimoires — et que la littérature de divertissement a une nette prédilection pour les propriétés magiques des pierres tout en restant dans un remarquable flou artistique. Des traités comme les *Cyranides* ou celui d'Évax-Damigéron offrent une répartition à peu près égale entre les deux pôles, alors que le lapidaire de Marbode de Rennes, dont l'information est véritablement canonique pour tout le Moyen Âge, privilégie l'aspect médical. Saint Augustin déjà note que ses contemporains utilisent pierres et herbes à des fins thérapeutiques, ce qui relève de la magie selon lui⁴⁶.

Ainsi l'ostolanus (= *ophthalmius*) et l'héliotrope rendent invisible, mais pour que la seconde pierre ait ce pouvoir, elle doit s'associer à la plante du même nom et il faut réciter un charme⁴⁷. Un texte allemand du XIV^e siècle, *Der Junker und der treue Heinrich*, met en scène une pierre qui permet de se métamorphoser en oiseau. Tout le monde connaît la merveilleuse pierre du roman d'Eraclius : elle protège de la noyade, du feu et des armes. Dans la *Saga de Kormak* (chap. 12), Bersi possède une pierre de vie (*lifsteinn*) qu'il porte dans un sachet autour du cou ; elle lui permet de gagner un concours de natation...

Les pierres assurant la victoire sont nombreuses et nous ne citerons que la gagatomée, l'alectoire, la pyrophile⁴⁸ et le memonius. Les textes en moyen haut-allemand les désignent par le vocable *sigestein* (*seghesten*), « pierre de victoire ». Notons au passage que la littérature norroise est fort pauvre en pierres, hormis celle-ci que nous rencontrons, par exemple, dans la *Saga de Théodoric de Vérone*⁴⁹. La pierre philosophale a la même propriété, nous dit le *Secret des Secrets*⁵⁰. On affirme aussi que la dracontite donne la victoire sur tous les ennemis pourvu qu'elle soit attachée au bras gauche⁵¹. Même l'*exemplum* se fait parfois l'écho de ce motif merveilleux, comme en témoigne Césaire de Heisterbach⁵².

Jetons un bref coup d'œil sur les phylactères et autres préservatifs ! Contre les maléfices de tout genre, on utilise la gagate ou jayet (jais), la pyrite, l'anthropocrine, la topaze, le melas (pierre noire), la galactite (pierre de lait), l'héphéistite (pierre de Vulcain), le corail et l'aéтите (pierre d'aigle) ; contre le cauchemar, les fameuses « terreurs nocturnes », la chrysolithe⁵³. Serti dans de l'argent, le jaspé chasse les fantômes. Portée au bras gauche, la chrysolithe met les diables en fuite, le jayet chasse les esprits et *defent sorceries et charmes*⁵⁴.

Des charmes viennent s'ajouter aux vertus des pierres, notamment

lorsqu'il est question d'envoûtement et de sorts. Prenons un exemple chez Hildegarde de Bingen (*Physica* IV, 2). Celui qui est ensorcelé doit prendre un pain de seigle chaud, en inciser la croûte en forme de croix, faire passer une hyacinthe dans l'entaille et dire : « Que Dieu, qui a écarté du diable toute la préciosité des pierres, écarte de même tous ces sortilèges de moi et me délivre de la douleur de la folie. »

Lorsqu'une personne a perdu la parole par suite d'un sort, on humidifie un aimant avec sa salive et on le passe sur son crâne en disant : *Tu furens malum cede in virtute illa qua Deus virtutem de coelo ruentis dyabuli in bonitate hominis mutavit* (IV, 18).

Il y a enfin des pierres que l'on peut qualifier de merveilleuses car des légendes s'y attachent. C'est le cas de l'hyacinthe qui est la sauvegarde des voyageurs ou du jayet qui sert à prouver la virginité d'une femme, ou de l'aimant qui permet de détecter si on est cocu ou non. Chacun sait qu'en Scythie les griffons gardent les émeraudes et que les Arismaspes — *il n'unt qu'un oil en verité* — les leur arrachent.

Il y aurait beaucoup à dire sur les aimants. Rappelons qu'il en a existé de toutes sortes : pour l'argent, le cuivre, le plomb, la viande, les ongles, le coton, la laine, les scorpions, les animaux et les hommes⁵⁵. Ces données d'origine orientale⁵⁶ se retrouvent chez les encyclopédistes du XIII^e siècle. Dimishqî cite aussi l'hématite, sans dire ce qu'elle attire : « Sa force d'attraction augmente, dit-il, quand on la laisse pendant une nuit plongée dans le sang d'un bouc récemment tué ; elle perd sa propriété si on la frotte d'ail⁵⁷. » Si l'on en croit le *Roman d'Eneas*, on utilisa des aimants pour construire les remparts des villes...

Les pierres sigillées

Nos lointains ancêtres ont accordé des vertus particulières aux pierres sigillées dont il existe deux types⁵⁸ : celles qui possèdent naturellement une empreinte et celles où l'on porte une gravure, appelées camées ou intailles selon que la gravure est en relief ou en creux. Dans le grand débat du XIII^e siècle sur la notion de magie naturelle⁵⁹, les premières sont autorisées, les secondes selon les auteurs.

Prenons deux exemples de gravure :

Chalcédoine : On y grave une Athéna en pied tenant de la main droite un héron et de la gauche un casque ; si on la porte après consécration, elle donne le pouvoir de triompher de tous ses ennemis et rivaux ; elle rend aimable, compréhensif, capable de tout réaliser et vainqueur des naufrages (*Kérygmes* 29 ; *Damigéron* 27).

Panchrus : C'est une pierre sainte où l'on grave Lato et Harpocrate et trois lévriers derrière ; elle est utile contre tous les arts magiques (Damigéron 37).

Mais si l'on veut accroître les pouvoirs magiques de la pierre, il faut rassembler les forces dispersées par les astres dans la nature tout entière. Le *Livre des secrez de nature*, qui est largement inspiré des *Cyranides*, dit par exemple à propos de la pierre Rinoceros :

se tu entaillez en la pierre dessus dicte 1 oisel dessus dit (rumphea) et a ses pièz le poisson (rumphis) et desoubz la pierre tu metz un pou de la racine d'iceste herbe et encloz tout ce en un anel come dessus, celui qui le portera nul mauvaiz esperit ne le pourra approuchier ; et qui le mettra desous le chief de aucun, il ne pourra dormir (IV, 15).

Les gravures sont très diverses et vont des *paranatellonta*, c'est-à-dire de représentations figurées des astres, des signes du zodiaque et des décans, jusqu'aux inscriptions magiques qui rappellent les gemmes gnostiques de la basse Antiquité. Pour faire bref, disons que tout est possible par le biais des pierres sigillées : gagner les faveurs des grands, l'amour ou un procès, détruire la maison ou la cité d'un ennemi, guérir mille et un maux, être protégé de tous les périls lors de voyages, etc. Ce que les lapidaires en langue vulgaire ne disent pas, c'est qu'il faut suivre un rituel précis pour consacrer ces pierres ; ils se contentent souvent de recommander d'être chaste ou *blans dras li convient vestir kil portera, et abstenir soi de char de columb*⁶⁰, sinon ladite pierre restera sans effet.

*La lithothérapie*⁶¹

Une pierre ne possède jamais une vertu unique. À mesure que s'écoulent les siècles et que se découvrent des traditions d'autres horizons, le nombre de leurs vertus ne cesse de s'accroître. Tout, ou presque, peut être traité par les pierres, seules ou en liaison avec un autre produit. Le traitement se fait de diverses façons : par application ou frottement de la pierre sur le malade ; par réduction en poudre et confection d'un breuvage ; par port en bracelet ou en pendentif. Philippe de Thaon (XII^e siècle) indique quatre posologies dans son lapidaire : « Il existe quatre manières d'utiliser les pierres en médecine : par le toucher, par le port, par l'ingestion en boisson et par le regard. »

Contre l'épistaxis, on chauffe une cornaline que l'on immerge dans du vin chaud ; contre les maux d'estomac, on fait tremper un ligure une

heure dans du vin, de l'eau ou de la bière ; contre les poisons, on râpe du béryl dans une eau gazeuse ou autre. L'orite noire et ronde protège des morsures si elle est réduite dans de l'huile rose...

Hildegarde de Bingen (1098-1179) offre un excellent témoignage sur la lithothérapie de son temps dans son *Livre de simple médecine*⁶², plus connu sous le nom de *Physique* : le jaspe et la sarde valent contre la surdité, l' meraude pour les maladies cardiaques, le mal caduc et les céphalées, l'hyacinthe pour les yeux, l'aimant pour la paralysie, la jaunisse et l'apoplexie, la chrysoprase pour la goutte, l'épilepsie et la possession. Selon Albert le Grand, l' meraude guérit fièvres tierces et épilepsie, le saphir les abcès, le béryl les douleurs hépatiques, l'amanidine et le daemonius valent contre les poisons, le jaspe et l'orite ont des vertus contraceptives, l'hématite des vertus astringentes. Parfois, c'est l'étymologie du nom de la pierre qui fournit le point de départ aux croyances. Ainsi l'ophtalmie est bonne pour les yeux (grec *ophtalmos* : « œil »), la chalcophane contre l'enrouement (en grec, le terme signifie « voix de bronze »), la t colithe dissout les calculs (grec *τηκω* : « faire fondre », « dissoudre »).

De ce fait, les pierres furent utilisées en amulettes. Voici des exemples tirés des *Cyranides* grecs. Portées au cou, les pierres de la tête de la dorade guérissent les phtisiques ; celles trouvées dans la tête du pagre guérissent les maux de dents ; la pierre tirée de la tête de l'hydre est utile aux hydropiques ; les pierres tirées de la tête de la vive et prises en boisson soignent les calculs. Nous rencontrons parfois des recettes surprenantes, comme celle-ci : « Les pierres de la tête de la merluche, celle de droite portée contre le testicule droit, celle de gauche contre le testicule gauche, produisent l'érection. »

Et lorsque les vertus des pierres sont épuisées, il existe des prières pour leur redonner leurs pouvoirs (*Oratio et benedictio ad sanctificandum lapides*). « Quand vous voyez que vos pierres ont perdu leurs vertus, vous devez les mettre dans un drap de lin, puis les poser sur l'autel jusqu'à ce que trois messes aient été dites dessus ; lorsque le dernier prêtre aura dit la troisième messe, revêtu de ses vêtements sacrés, il dira la bénédiction qui commence par *Dominus vobiscum. Oremus.* » Cette prière comporte des références aux douze pierres de la Jérusalem céleste et aux douze autres du pectoral d'Aaron⁶³.

Lorsque la littérature savante et cléricale présente de semblables informations, il n'est pas étonnant de les retrouver dans les romans. Un exemple parmi des centaines : le *Lohengrin* (str. 652)  voque des pierres chassant les fièvres, guérissant les maux, donnant du courage et préservant de la luxure⁶⁴.

La pierre, test de vertu

La littérature arthurienne allemande du Moyen Âge nous parle de merveilleux perrons sur lesquels ne peuvent s'asseoir qu'un chevalier ou un homme irréprochable. Le motif apparaît pour la première fois dans le *Lanzelet* d'Ulrich von Zazickhoven où une pierre est appelée « pierre d'honneur » (*eren stein*) ; l'auteur ne s'étend guère sur le sujet car il est bien connu :

« Le vertueux Walwein (= Gauvain) était assis sur la pierre d'honneur. On vous a suffisamment dit qu'elle ne supportait ni fausseté ni hostilité » (v. 5177 sqq.)⁶⁵

Wirnt de Grafenberg en dit plus dans son *Wigalois*, rédigé entre 1204 et 1215. La pierre se trouve au pied d'un tilleul, elle est carrée, d'un bleu traversé de stries rouges et jaunes : « Nul ne pouvait y poser la main s'il avait accompli une mauvaise action » (v. 1477 sqq.)⁶⁶ ; « Celui qui avait commis le moindre acte déshonorant ne pourrait jamais s'en approcher de plus d'une toise » (v. 1495 sqq.). Dans le roman de colportage danois, il est dit de la pierre : « Quiconque était quelque peu souillé ne pouvait l'atteindre, il lui fallait pour cela être aussi pur et innocent que s'il sortait de sa mère. De tous les chevaliers qui se trouvaient à Caridol, aucun ne pouvait s'en approcher, sauf le roi Artus lui-même qui s'y asseyait souvent, et le seigneur Gabon qui pouvait la toucher de la main. » L'auteur anonyme ajoute qu'il en allait ainsi parce que les chevaliers « entretenaient et courtoisaient par trop les belles dames et les belles jeunes filles ».

Le jeune Wigalois, qui ignore tout cela bien sûr, attache son cheval à l'arbre et s'assied au beau milieu de la pierre, à la stupéfaction de ceux qui l'aperçoivent. Bien que *le Bel Inconnu* de Renaut de Beaujeu relève de la même source que le *Wigalois*, il ne comporte pas cet épisode que nous retrouvons cependant dans *Libeaus Desconus* en moyen-anglais.

Le Lanzelet et le *Wigalois* sont les textes à la source de deux autres récits rédigés par Ulrich Füetrer († vers 1493). Dans le *Persibein*⁶⁷, la pierre est au milieu d'un pré, elle brille tant qu'elle dissipe la grisaille de la nuit, ce qui fait penser à une escarboucle, et elle est gravée : on y voit les sept planètes « telles qu'elles se trouvent dans le zodiaque » (str. 15) ; malgré leurs efforts, Gaban et ses compagnons ne peuvent s'en approcher et poursuivent leur route vers Nantes (str. 16). Le passage est directement inspiré du *Wigalois* où il est dit que « messire Gauvain pouvait tendre la main vers elle tout au plus » (v. 1505 sq.),

mais il commit un acte indécent et cela l'empêcha à tout jamais d'approcher de la pierre (v. 1507-1515).

Le motif semble avoir plu à Füettrer car il l'utilise aussi dans *Poytislier*⁶⁸. En chevauchant vers Cardeuil (Karidol), Poytislier aperçoit près d'un tilleul une pierre dont « nul ne peut s'approcher s'il n'est courageux et vertueux » (str. 199) ; il s'y assied et l'auteur note : « Sa valeur fut ainsi prouvée » (str. 200, 3)⁶⁹.

Il convient peut-être de rapprocher ces témoignages de ce que nous avons dit auparavant des rites d'intronisation et il n'est pas inintéressant ici de citer la *Vie de saint Pair*, par Fortunat (IX^e siècle) : sur le mont Phanus, il y avait un siège de marbre rouge appelé « Chaire de saint Vigor », où devait s'asseoir tout nouvel évêque lors de son intronisation.

Au XIV^e siècle, un texte se distingue nettement des précédents en liant de façon indissociable une pierre à l'eau d'une source : le *Wigamur*⁷⁰ décrit une pierre creuse où coule l'eau d'une source qui sourd près d'un tilleul. « Dans cette pierre, dit le texte, ne se baigne nul homme dont l'esprit fut jamais mal tourné, sinon il tomberait malade, perdrait ses couleurs et les forces de son corps. Mais celui qui s'y plongerait en ayant toujours aimé la pure vertu, celui-là oublierait tous ses soucis de par la force et les qualités de la pierre et de par la nature de la source ; son corps se raffermirait, son cœur se réjouirait, sa force se renforcerait, son esprit s'élèverait, il deviendrait sage » (v. 1202-1214). Cette pierre particulière, appelée Aptor (v. 1100), est de couleur rouge mais semble trouble si un homme qui vient de coucher avec une femme la regarde ou si une femme la contemple. Mais si la dame est pucelle, elle voit sa véritable couleur. Celui qui veut porter cette pierre doit fuir haine, ire, envie, infidélité et félonie, et préférer décence et constance ; la pierre empêche de connaître le malheur si on la regarde chaque jour, mais elle ne dispense cette protection qu'aux hommes vertueux ; elle fut creusée en baignoire (v. 1215-1149). L'auteur anonyme mélange des informations issues d'un lapidaire à celles tirées de la tradition représentée par le *Lanzelet et Wigalois*.

La pierre peut enfin servir à prouver sa force, comme dans *Guiron le Courtois*, où Melyadus porte un bloc de pierre (perron) jusqu'à une église pour prouver sa force à son fils, Tristan⁷¹.

La pierre et la loi

Dans le droit ancien, la pierre a joué un rôle auquel on ne pense pas toujours. Des chartes de 1225 nous apprennent que les juges siégeaient près d'une pierre (*apud lapidem*, *apud longum lapidem*) ou assis sur

des pierres. De même pour l'accusé⁷². En Suède médiévale, ils étaient au nombre de trois, sept ou douze. Le *Roman de Renard* en bas-allemand (*Reynke de Vos*, v. 2569-71) dit que le roi Noble gagne une estrade de pierre pour juger Renard⁷³ et, chose curieuse, l'illustrateur de l'incunable de Lübeck (1498) n'a pas suivi le texte et a représenté le siège comme une estrade de bois (cf. illustration ci-dessous).



Pour citer une personne en justice, on retournait une pierre devant sa maison, et si elle était absente, on déposait trois pierres sur le seuil⁷⁴. En Lorraine, on affichait les jugements et règlements de la municipalité sur des blocs granitiques, restes d'anciens menhirs. On y proclamait parfois des condamnations et cela s'appelait « huchier sur la pierre⁷⁵ ».

La pierre fut un objet intervenant dans la prestation de serments. Chez les Romains déjà, Tite-Live nous dit que, lors de la conclusion de contrats ou de traités, on tuait un goret avec un silex que l'on jetait ensuite en prononçant la conjuration suivante : « En cas de parjure, que le peuple soit abattu comme cette bête et que le signataire soit rejeté comme je jette cette pierre⁷⁶. » Des siècles plus tard, dans un poème eddique, le *Second Chant de Helgi, meurtrier du roi Hundingr* (str. 31), il est question d'une Pierre d'Unnarr, près de laquelle Dagr fait des serments qu'il trahit par la suite. La *Saga de Thorir aux poules* renferme une scène où Hersteinn prête serment ainsi : « Il se dirigea vers un endroit où il y avait un bloc de pierre, mit un pied sur la pierre et déclara : "Je jure solennellement qu'avant la fin de l'assemblée j'obtiendrai le bannissement total du *godi* Arngrim⁷⁷..." »

Il faut sans doute rapprocher cette coutume des rites d'intronisation des rois. Lors de son couronnement, le nouveau monarque montait sur une pierre, sans doute enracinée dans le sol (*jordfast stein*), pour se

faire consacrer et acclamer ; elle s'appelait Mora en Suède, et Danaerygh au Danemark. Le *Chant de Hlöd*, poème héroïque de l'*Edda*, y fait allusion (str. 7). Chez les anciens Celtes, il est question d'une pierre de souveraineté appelée Lia Fail (Fál) qui a la propriété de crier sous le pied du roi légitime lors de son intronisation⁷⁸.

Dans une ordalie par l'eau (*judicium aquae*), une pierre devait être sortie d'un chaudron d'eau bouillante, nous disent les *Grágas* (chap. 55), un recueil de lois norvégiennes, et l'*Edda* met en scène Gudrun qui se disculpe ainsi d'une accusation⁷⁹ : « [Elle] plongea jusques au fond / sa belle paume blanche, / prit au fond du chaudron / la gemme étincelante. / «Voyez donc, ô guerriers, / innocenté je suis / par le rite sacré». »

En vieil islandais, cela s'appelle *taka i ketill*, « prendre dans le chaudron ». Notons au passage que l'on utilisa des pierres pour être certain que le jugement de Dieu serait favorable ; c'est ce que nous apprennent Burchard de Worms⁸⁰ et le *Pénitentiel Arundel*⁸¹ (c. 78, IX^e siècle).

Les pierres furent utilisées dans deux supplices différents : la lapidation et la noyade. Le premier cas est bien attesté par la Bible (3 Mos. 20, 27 ; Jos. 7, 25), — qui nous a légué l'expression « jeter la première pierre », — et par l'*Histoire des Francs* de Grégoire de Tours où Euric, roi des Goths, est lapidé en punition de ses débauches (II, 20), et où la populace inflige le même sort à Parthenius, haï pour avoir imposé de lourds tributs du vivant de Théodebert (III, 36).

Le second supplice apparaît dans l'Évangile selon saint Matthieu (18, 6) : « Si quelqu'un doit scandaliser l'un de ces petits enfants qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui de se voir suspendre autour du cou une de ces meules que tournent les ânes et d'être englouti en pleine mer⁸². » Pour sa part, Grégoire de Tours rapporte (I, 35) comment, lors des persécutions sous Dioclétien, l'évêque Quirinus, c'est-à-dire Cérin, fut précipité dans un fleuve avec une pierre meulière au cou ; un peu plus loin, toujours dans son *Histoire des Francs* (II, 28), c'est la femme de Chilpéric qui est tuée de la même façon sur l'ordre de Gondebaud. À la date du 25 octobre, les *Acta Sanctorum* relatent le martyre de Crépin et de Crispinien : on leur attache des pierres au cou avant de les précipiter dans l'Aisne, mais en vain. Il n'est pas inutile de signaler que Bayart, le cheval des quatre fils Aymon, subit un supplice semblable mais adapté à sa taille : il est jeté à l'eau avec une pierre au cou et une à chaque patte, et dans le nord scandinave, c'est Freyfaxi, le cheval dédié au dieu Freyr, qui est précipité dans une rivière du haut d'un rocher⁸³.

Certainement moins connue est la punition des femmes querelleuses et calomnieuses. Elles étaient parfois condamnées à payer une

amende ou, sinon, à porter une pierre au cou et à traverser la cité. Un texte français affirme ceci :

« La fame qui dira vilanie à autres, si come de putage, paiera 5 sols ou portera la pierre, toute nûe en sa chemise à la procession et cele [la femme insultée] la poindra après en la nage d'un aiguillon⁸⁴. »

Et une loi de la ville de Hambourg, datée de 1497, dit la même chose, tandis que d'autres témoignages, dont une charte d'Henri, duc de Brabant, datée de 1229, parlent de deux pierres reliées par des chaînes, l'une pendant sur la poitrine, l'autre sur le dos. L'un des témoignages dit explicitement : « Si une femme frappe une autre femme, elle portera les pierres enchaînées⁸⁵. » En Allemagne, ces pierres portaient des noms différents selon les régions. Au nord, on parlait de « pierres honteuses » (*schandsteene*), ailleurs de « pierre bruyante, de querelle, d'insulte » (*klapperstein, pagstein, lasterstein*).

Les adultères portaient aussi des pierres, nous apprend Olaus Magnus⁸⁶, et le droit communal scandinave comportait, au Moyen Âge, une disposition qui mérite d'être citée tant elle est burlesque : « Si une femme mariée se livre à la luxure avec un homme marié, ils doivent payer une amende. [...] Si lui ne peut payer, on attachera à sa verge une ficelle, et à la femme on liera la pierre communale, puis elle conduira son amant par toute la ville⁸⁷... »

Une forme de mise à mort est de précipiter une grosse pierre, une meule le plus souvent, sur la tête d'une personne. Les Suédois exécutèrent ainsi Refo de Thulé : « Ils l'écrasèrent au moyen d'une meule de pierre pendant qu'il dormait ; ils osèrent suspendre une meule de moulin au-dessus de lui et couper les cordes qui la retenaient pour qu'elle lui tombât sur le cou⁸⁸. » Dans son *Traité d'art scaldique* (chap. 2), Snorri Sturluson raconte ceci : parce qu'elle pleure la mort de son époux Gilling qu'ils ont occis, les nains Fialarr et Galarr la tuent. « Fialarr dit alors à son frère de monter au-dessus de la porte quand elle sortirait et de lui faire tomber une meule de moulin sur la tête, car il était las de ses cris. » Il faut peut-être rapprocher ces informations du témoignage de Grégoire de Tours sur la fin du sénateur Eucher : le roi Euric le fit sortir de sa prison la nuit et, après l'avoir fait attacher contre un mur, il ordonna qu'on abattît ce mur sur lui (II, 20).

L'utilisation de meules de moulin renvoie peut-être aussi à un supplice attesté de façon extrêmement diffuse et qui consistait à broyer une personne entre elles⁸⁹.

Une autre forme à la fois de jugement implicite et de mise à mort se rencontre dans la *Vie de Madoc de Ferns*. Madoc construisit une église

et légua une vertu particulière à la pierre qui se trouvait là : « Quiconque agira injustement [...] ne restera pas vivant jusqu'à la fin de l'année, pourvu que cette pierre soit tournée trois fois dans le sens contraire du soleil, comme le veulent les sages de ce pays⁹⁰. »

L'exécution de sorciers semble avoir fait l'objet d'une mise à mort particulière. Si l'on en croit la *Saga d'Olaf Tryggvason*, que Snorri Sturluson rédigea vers 1230, on les transportait sur un rocher recouvert à marée haute. C'est ce qui arrive à un certain Eyvindr, et le roc s'appela dès lors *Skrattasker*, « le récif des sorciers⁹¹ ». Le même auteur nous procure une autre information intéressante en concluant l'histoire de Gilling que nous venons de citer : Suttung, le fils de Gilling, se saisit des nains Fialarr et Galarr, les emmena au large, les plaça sur un récif que recouvrait la marée haute, mais les épargna en échange de l'hydromel merveilleux fait du sang de Kvasir⁹².

La pierre semble aussi avoir servi de billot. Dans la légende de sainte Colombe, l'héroïne est décapitée à la première borne milliaire au nord de Sens.

La pierre intervient enfin dans les suicides. Pline l'Ancien nous apprend que les Scythes se précipitaient dans la mer du haut d'un rocher⁹³ ; Pomponius Mela dit cela des Hyperboréens⁹⁴. La *Saga de Gautrek* met en scène un rocher appelé *Ætternisstapi*, c'est-à-dire « Rocher de famille », qui se trouve au sommet de la falaise de Gilling (*Gillingshamarr*) : « Il est si élevé que nulle personne y tombant ne survit. Il s'appelle Rocher de la Famille parce c'est grâce à lui que nous réduisons le nombre de nos parents [...]. Tous nos parents meurent là [...] et rejoignent Odin⁹⁵. » Et la saga dit explicitement que l'on choisit cette mort pour aller au Walhalla. Une rédaction tardive du *Livre de la colonisation de l'Islande*, le *Skarðsárþók*, indique que, lors d'une disette, on fit périr les vieillards et les indigents en les précipitant du haut des rochers⁹⁶.

III. TYPOLOGIE DES LAPIDAIRES

Une bonne partie de ces savoirs nous a été transmise par les lapidaires dont il faut dire un mot. En schématisant un peu, ces ouvrages se répartissent en trois groupes :

1. Lapidaires païens : ils reprennent les informations d'ouvrages grecs et latins.
2. Lapidaires chrétiens : ils ajoutent aux vertus physiques, médicales et magiques des pierres une interprétation symbolique.

3. Lapidaires mixtes : ils mélangent les données traditionnelles avec des considérations religieuses (symboliques, allégoriques, morales) ; le « collage » se remarque immédiatement, comme dans le lapidaire du manuscrit 164 de la Bibliothèque municipale Méjanès d'Aix-en-Provence (Res. Ms. 12), qui consiste, dans une première partie, en une énumération de douze pierres et de leurs propriétés (v. 1-656), suivie, dans une seconde partie, de la signification de chaque gemme (v. 657-1300).

Les lapidaires des pierres gravées, qui appartiennent au premier groupe, se répartissent de la façon suivante :

1. Lapidaires planétaires : la pierre porte le signe de l'astre ou doit être gravée sous son règne, voire à une certaine heure.

2. Lapidaires composés ou complexes : la pierre gravée doit être enchâssée dans un certain métal ou réunie à un oiseau, à un poisson, à une plante. Par exemple : « Un homme couronné assis sur un escabeau et levant les mains au ciel, avec quatre hommes sous lui semblant porter l'escabeau : prends du mastic et du térébinthe, place-les sous la pierre dans un anneau d'argent qui pèse douze fois le poids de la pierre ; si on la place sous la tête d'un dormeur, il rêve de ce qu'il désirait éveillé. »

3. Lapidaires selon les constellations ou les décans.

4. Lapidaires gnostiques, où nous retrouvons des gravures bien connues des intailles gréco-égyptiennes, Abraxas et autres. C'est ainsi que s'exprime Tethel d'après Conrad de Megenberg : « Un homme tenant d'une main la tête d'un diable cornu et ailé, et de l'autre un serpent, et sous ses pieds il y a un lion tandis qu'au-dessus de l'image se tiennent soleil et lune, — cette pierre doit être sertie dans du plomb ; elle possède alors le pouvoir de contraindre les démons à répondre aux questions qu'on leur pose. »

Toutes les informations des divers types se combinent entre elles et il est impossible de retrouver un texte vierge d'emprunts. En outre, des informations venues de traités médicaux, comme ceux de Dioscoride ou de Galien, viennent compléter les rubriques.

Les pierres gravées ont réponse à tout, et là encore, si nous regroupons les informations, nous avons le reflet de désirs profondément humains⁹⁷. Elles rendent aimable, disert, robuste, courageux, hardi ; procurent joie, bonheur, faveur, victoire au combat ou dans les procès ; protègent des maladies, de la noyade, du feu, des tempêtes ; favorisent le négoce, etc. En ce sens, ces lapidaires magiques sont non seulement des témoins des connaissances anciennes, mais aussi des documents ethnologiques de premier ordre si l'on sait les analyser. Ces intailles, camées, et bézoards (pierres extraites d'un animal) tirent leurs pouvoirs de dieux, de démons ou d'astres ; elles doivent souvent être

consacrées d'une manière précise qui corresponde peu ou prou à ce que les Anciens disent de la cueillette des simples.

*

Ce monde fascinant et foisonnant des pierres intéresse l'histoire des mentalités, des sciences, des religions, de la magie et de la réception de la littérature savante par le roman, l'épopée, la poésie, la mystique et les légendes, sans oublier la philologie car les déformations successives des noms des gemmes soulèvent maints problèmes. Le lecteur en trouvera des exemples dans les articles « tarnif » et « turcois. » Si nous disposons de bonnes éditions des traductions et adaptations du lapidaire de Marbode, de celui de Damigéron-Évax, de celui du Roi Alphonse X le Sage, des *Cyranides* et du Pseudo-Aristote, nombre de manuscrits ne sont ni publiés ni étudiés, et les lapidaires de Salomon, Thetel, Chael, Raziel, etc., attendent encore de sortir de l'ombre. Malgré les travaux de Max Wellmann et de Moritz Steinschneider, les chemins de la diffusion restent mal connus⁹⁸. Les chercheurs manquent cruellement d'outils de travail ; seul le dictionnaire, très incomplet, de Hans Lüschen est disponible⁹⁹. Comment étudier le lapidaire de Mandeville¹⁰⁰ sans connaître ce qui le précède et sans savoir d'où viennent les noms extraordinaires de certaines pierres : vermidor, reflatamine, gasticoq, hanon, decapitis, tarnif, otriche, sorige¹⁰¹ ? La tâche est immense et ne peut être accomplie que par une équipe, notamment parce que les connaissances linguistiques requises se rencontrent rarement chez une seule personne¹⁰².

IV. ORGANISATION DU DICTIONNAIRE

Nous conservons les noms des pierres en latin classique ou médiéval en entrée, lorsqu'ils existent, car ils ne correspondent pas toujours aux dénominations de la minéralogie moderne, et bien des pierres restent sans identification, et nous suivons les nomenclatures médiévales. Pour les gemmes anonymes, nous créons des entrées du type « pierre + vertu » ou « pierre + localisation ».

☞ introduit les variantes les plus significatives des noms des pierres qui sont souvent déformés au point d'en être méconnaissables.

📖 renvoie aux sources ; vu le nombre de lapidaires, nous avons effectué un choix représentatif.

📖📖 renvoie aux études existant sur la pierre traitée, quand il y en a !

Nous avons pris en compte des représentants des traditions savantes grecques, latines et celles en langue vernaculaire, ainsi que quelques textes de la littérature épique et romanesque et des récits de voyage, mais nous avons laissé de côté les marbres. Il ne faudra pas s'étonner de ne pas trouver le nom de chaque pierre en langue vulgaire : les ouvrages les citent le plus souvent en médio-latin.

Les illustrations proviennent des diverses éditions anciennes, latines et allemandes, du *Jardin de santé* de Jean de Cuba, du *De proprietatibus rerum* de Barthélemy l'Anglais, du traité d'Anselme Boèce de Boodt, des manuscrits du *Livre de la Nature* de Conrad de Megenberg et de divers manuscrits.

ABRÉVIATIONS

ags. : anglo-saxon, noms attestés par les gloses.

all. : moyen haut-allemand.

angl. : moyen anglais.

ar. : arabe, noms relevés essentiellement dans les traductions latines du lapidaire du Pseudo-Aristote.

esp. : espagnol médiéval, noms relevés dans le *Lapidaire du roi Alphonse, Poridat de las poridades*.

fr. : moyen français.

hébr. : hébreu tel que relevé dans les manuscrits des traductions du lapidaire du Pseudo-Aristote.

ital. : italien médiéval, relevé dans *Il Libro di Sidrach*.

mnl. : moyen-néerlandais, relevé chez Jakob van Maerlant (*Der naturen bloeme*) et *Van den proprieteyten der dinghen*, traduction de l'encyclopédie de Barthélemy l'Anglais.

nor. : norrois.

NOTES

1. Cf. C. Lecouteux, « La face cachée des pierres », in : *Les Pierres au Moyen Âge*, éd. C. Thomasset & D. James-Raoul, Paris, P.U.P.S., 2010, pp. 133-162.

2. Wellmann Max, « Die Stein- und Gemmenbücher der Antike », *Quellen und Studien zur Geschichte der Naturwissenschaften und der Medizin IV* (1936), pp. 427-489.

3. *Collectanea rerum memorabilium*, hrsg. v. Th. Mommsen, Aufl., Dublin/Zürich, Weidmann, 1979^a.

4. Isidore de Séville : *Isidori Hispalensis Episcopi, Etymologiarvm sive Originvm Libri XX*, éd. Wallace Martin Lindsay, 2 vol., t. II, Oxford, 1911.

5. *Marbode of Rennes (1035-1123) De lapidibus*, éd. John M. Riddle, Wiesbaden, Franz Steiner, 1977 (Sudhoffs Archiv, Beiheft 20).



A

ABEL : une pierre de ce nom apparaît dans le *Vocabulaire* de Twinger et Closener (XV^e-XVI^e siècle) ; il devrait s'agir en fait du nom d'une île de la Baltique, au large du Frisches Haff (Prusse orientale), où l'on trouvait de l'ambre. Voir *succinum*.

📖 Closener ab 31.

ABESTON : Couleur de fer, l'asbeste vient des montagnes de l'Arcadie et d'Arabie. Une fois enflammée, elle ne peut plus être éteinte car, dit-on, elle possède une texture laineuse appelée « plume de salamandre ». Voir *asbeston*.

☞ abesios, absectos, abston, besteon, bestion, asbestus, asbostus, aspectus, aspecus, albestus, albeston, arbestos, abestos ; fr. : abestos, ebesto, asbeste, ageste, egeste ; all. abestô, bestîôn ; esp. asençio, abestus.

📖 Albert le Grand 2, 1, 1 ; *Summarium Heinrici* VI, 2, 3 ; *De lapidibus preciosis* 4 ; Wolfram d'Eschenbach 791, 4 & 16 ; Arnoldus Saxo 1 ; Conrad de Megenberg VI, 4 ; Saint-Florian v. 555-564 ; Thomas de Cantimpré 14, 5 ; *Secrez* 3, 26 ; *Liber secretorum* II, 1, 10.

ABSINCTUS : échauffée par le feu, cette pierre noire, pesante, et coupée de veines rouges, reste chaude pendant sept jours, interprétation de son nom qui, en grec, signifie « qui ne peut se refroidir » ; on pense qu'il s'agit d'un lignite. On la croyait bonne contre les refroidissements et la paralysie.

Sous le nom d'asiste, le *Lapidaire du roi Philippe* en fait une pierre espagnole ressemblant à une toupie, parfois à de l'alun. Si on la frotte